

LES LIBRAIRES DE HOLLANDE  
EN CORRESPONDANCE  
AVEC PIERRE DES MAIZEAUX  
DE 1698 À 1744

La librairie de Hollande  
dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle

Texte établi, introduit et annoté par Hans BOTS,  
Eugénie BOTS-ESTOURGIE, Sébastien DROUIN et Jan SCHILLINGS



PARIS  
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR  
2023

[www.honorechampion.com](http://www.honorechampion.com)

## INTRODUCTION

### LES LIBRAIRES DE HOLLANDE EN RELATION AVEC PIERRE DES MAIZEAUX

Depuis le temps des grands humanistes, l'échange épistolaire reste pendant les <sup>xvii</sup>e et <sup>xviii</sup>e siècles le moyen par excellence pour réaliser l'idéal d'une collaboration internationale ou l'utopie d'une Europe des esprits. C'est ainsi que les nouvelles idées philosophiques et scientifiques se sont répandues à travers l'Europe et que le trafic intellectuel entre des aires culturelles différentes a pris forme. Dans notre ouvrage consacré aux grands intermédiaires culturels de la République des Lettres, nous avons souligné que ces hommes de lettres ont joué un rôle considérable dans le transfert culturel entre les différents pays de l'Europe savante<sup>1</sup>. Tantôt ils mettaient les auteurs en relation avec les maisons d'édition et traduisaient leurs textes, tantôt ils envoyaient des comptes rendus et des nouvelles littéraires et politiques aux journalistes de la presse périodique. Souvent il s'agit de lettrés moins connus, tels que des libraires, des journalistes ou de simples précepteurs qui deviennent parfois de véritables médiateurs. Ces « agents » littéraires ont travaillé la plupart du temps dans les coulisses de la République des Lettres. Ils sont généralement peu connus parce qu'ils étaient rarement eux-mêmes les auteurs d'ouvrages importants.

#### 1. LA CORRESPONDANCE DES LIBRAIRES DE HOLLANDE AVEC PIERRE DES MAIZEAUX

Pour le transfert culturel entre l'Angleterre et les Provinces-Unies, Pierre Des Maizeaux a été un intermédiaire indispensable. Grâce à ses multiples contacts dans la République des Lettres, il est rapidement devenu un véritable « courtier de savans »<sup>2</sup> à qui les rédacteurs des journaux de

---

<sup>1</sup> Voir Chr. Berkvens-Stevelinck, H. Bots et J. Häselser (éd.), *Les Grands Intermédiaires culturels de la République des Lettres. Études de réseaux de correspondances du <sup>xvi</sup>e au <sup>xviii</sup>e siècle*, Paris 2005, introduction.

<sup>2</sup> L'expression est de Matthieu Marais, voir M. de Lescure (éd.), *Journal et Mémoires de Matthieu Marais sur la Régence et le règne de Louis XV (1715-1737)*, Paris 1863-1868, 4 vol., t. III, p. 267, lettre à Bouhier du 24 octobre 1724.

Hollande s'adressaient volontiers pour avoir des nouvelles littéraires pour leur presse périodique. En même temps, Des Maizeaux a contribué à la publication des œuvres posthumes de Pierre Bayle et de Saint-Évremond. Grâce à l'inventaire de sa correspondance si bien analysée par J. Almagor, nous connaissons l'ampleur de son réseau épistolaire, dont la plus grande partie est conservée dans les fonds de la British Library à Londres (Add. Ms. 4281-4290). On y distingue quelque 225 correspondants différents dont 1 350 lettres adressées à Pierre Des Maizeaux ont été conservées. Dans ce fonds, seulement 109 lettres sont de la main de Des Maizeaux lui-même. Parmi les lettres de tous ces correspondants, celles du correcteur d'épreuves Charles de La Motte sautent immédiatement aux yeux, non seulement par leur nombre mais aussi par la richesse de leur contenu. C'est pourquoi elles ont déjà mérité une édition intégrale<sup>3</sup>.

À côté des lettres de La Motte, celles du libraire Henri Du Sauzet constituent également un fonds important comprenant 107 lettres. Mais Du Sauzet n'est pas le seul libraire ayant correspondu avec Pierre Des Maizeaux. Le fonds Des Maizeaux compte encore 125 lettres écrites par 26 autres libraires de Hollande. Ces 232 lettres jointes aux 37 lettres de Pierre Des Maizeaux lui-même à différents libraires de Hollande constituent un ensemble de 269 unités que nous présentons dans ce recueil. Comme ces lettres s'étendent sur les quatre premières décennies du XVIII<sup>e</sup> siècle – la première date de 1698, la dernière de 1744 – elles nous permettent non seulement de mieux connaître le caractère de Pierre Des Maizeaux, mais aussi de suivre de près les péripéties de la période transitoire dans l'histoire de la librairie de Hollande entre 1700 et 1730 et son déclin dans la décennie suivante à cause d'une concurrence croissante au niveau international.

La répartition des lettres sur cette période est quelque peu irrégulière : le recueil présenté ici ne compte que 35 lettres pour les années 1698-1714 ; 113 lettres pour les années 1715-1720 grâce aux lettres d'Henri Du Sauzet, 54 lettres pour les années 1721-1730 et enfin 67 lettres pour les années 1731-1744.

---

<sup>3</sup> Joseph Almagor, *Pierre Des Maizeaux (1673-1745), Journalist and English Correspondent for Franco-Dutch periodicals, 1700-1720*, Amsterdam/Maarssen, APA, Holland University Press, 1989, p. 159-266 ; voir aussi H. Bots, Sébastien Drouin, Jan Schillings et Ann Thomson (éd.), *Lettres de La Motte à Pierre Des Maizeaux (1700-1744). Regard sur la librairie de Hollande au cours des premières décennies du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, H. Champion, 2021, p. 13-17. Désormais LdLM.

*Pierre Des Maizeaux, intermédiaire culturel*

Parmi les agents littéraires ou intermédiaires culturels de la République des Lettres, Pierre Des Maizeaux occupe une place importante. Grâce à des travaux importants de J.H. Broome et de J. Almagor, nous connaissons mieux le rôle d'intermédiaire que ce huguenot a joué entre l'Angleterre et le continent<sup>4</sup>. Né à Paillat (Puy-de-Dôme) en 1673, ce fils du pasteur Louis Des Maizeaux et de Marie Du Monteil s'était réfugié en 1685 avec sa famille en Suisse. Après avoir terminé les humanités, Pierre poursuit ses études à Genève. Étudiant en théologie, il y reçoit sa formation de Louis Tronchin, Bénédicte Pictet, Vincent Minutoli et Jean-Alphonse Turretin. Toutefois, craignant probablement les excès d'une théologie trop austère et ne voulant pas signer le texte du *Consensus Helveticus*, il renonce à une carrière ecclésiastique, après avoir achevé en mars 1699 ses études de théologie. C'est pourquoi il commence à chercher sa fortune comme précepteur<sup>5</sup>. Pour cela il se rend en Hollande, où Minutoli l'a recommandé auprès de Pierre Bayle<sup>6</sup>. Grâce à son contact avec Bayle, Des Maizeaux y rencontre plusieurs lettrés tels que les frères Jacques et Henri Basnage<sup>7</sup>, le correcteur savant Charles de La Motte<sup>8</sup> et Jean Le Clerc<sup>9</sup>.

Mais ne trouvant pas d'emploi convenable en Hollande, il se décide après quelques mois à se rendre en Angleterre, pays qui est alors, selon Bayle, « le pays du monde où les profonds raisonnements métaphysiques

---

<sup>4</sup> J. H. Broome, *An Agent in Anglo-French Relationships : Pierre Des Maizeaux (1673-1745)*. Thèse non publiée de l'université de Londres, 1949, et *idem*, « P. Des Maizeaux journaliste. Les nouvelles littéraires de France entre 1700 et 1740 », dans : *R.L.C. XXIX* (1956), p. 184-204, et J. Almagor, *Pierre Des Maizeaux (1673-1745)*, et H. Bots, « Pierre des Maizeaux. A great cultural intermediary », dans R. Mankin (ed.), *The Internationalization of Intellectual Exchange in a globalizing Europe, 1636-1780*, Lewisburg, 2018, p. 55-73.

<sup>5</sup> É. Labrousse, *Pierre Bayle. Du pays de Foix à la cité d'Érasme*, La Haye, 1963, p. 250.

<sup>6</sup> Voir la lettre de Bayle à V. Minutoli du 29 novembre 1699, UB Leyde, Ms. Marchand IV et É. Labrousse, « Bayle et l'établissement de Des Maizeaux en Angleterre » dans : *Revue de la Littérature Comparée*, XXIX (1955), p. 252.

<sup>7</sup> Pour les relations entre Pierre Des Maizeaux et Jacques Basnage, voir Myriam Silvera, *Jacques Basnage. Correspondenza da Rotterdam, 1685-1709*. Amsterdam-Maarssen (APA-Holland University Press) 2000 et pour celles avec Henri Basnage de Beauval, H. Bots et L. van Lieshout, *Contribution à la Connaissance des réseaux d'information au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, H. Basnage de Beauval et sa Correspondance...*, Amsterdam et Maarssen, APA-Holland University Press, 1984.

<sup>8</sup> Des Maizeaux entretient un commerce épistolaire régulier avec Charles Pacius de La Motte (vers 1667-1751). Voir LdLM, p. 13-17.

<sup>9</sup> Sur Jean Le Clerc, voir A. Barnes, *Jean Le Clerc (1657-1736) et la République des Lettres*, Paris (E. Droz) 1938 et Maria Grazia et Mario Sina, *Jean Le Clerc. Epistolario*, Firenze (L. Olschki) 1987-1997, 4 vol.

& physiques, assaisonnés d'érudition, sont les plus goûtés et à la mode<sup>10</sup>». Cette fois-ci, son ancien professeur de Genève, Jean-Alphonse Turretin, de même que le théologien Jean Le Clerc, le recommandent auprès de John Locke. Il y est introduit comme un homme raisonnable cherchant un emploi comme gouverneur. Sans connaître les détails des premiers mois de son séjour en Angleterre, nous savons qu'il se lie peu de temps après son arrivée, grâce à une recommandation de Bayle, avec Anthony Cooper, troisième comte de Shaftesbury<sup>11</sup>, avec Pierre Coste, le traducteur de John Locke, et avec Charles de Saint-Évremond. C'est tout d'abord l'influent Shaftesbury, et par la suite, Charles Montagu, premier comte d'Halifax, qui réussissent à lui trouver un poste de gouverneur, lui assurant ainsi un soutien matériel. Malgré toutes ses activités littéraires, Des Maizeaux dépendra la plus grande partie de sa vie du soutien financier de ses protecteurs. Après sa nomination comme commissionnaire des Loteries d'État en 1711 et 1714, il peut mener une existence plus aisée. Au cours de ces années, il semble qu'il ait épousé une femme anglaise, Ann Brown, dont le nom figure dans le registre de la cathédrale de Saint-Paul à Londres.

Après la mort de Halifax, en 1715, Des Maizeaux trouve un autre mécène et collègue en la personne d'Anthony Collins, chez qui il passe plusieurs étés dans ses maisons de campagne pour y discuter de nouvelles idées philosophiques<sup>12</sup>. Après la mort de ce dernier en 1729, il n'a plus de protecteur. Il se met peu de temps après au service de Thomas Birch, le futur secrétaire de la Royal Society, dont Des Maizeaux a été élu membre en 1720. Avec Birch et quelques autres hommes de lettres, il collabore alors à la continuation du *Dictionnaire historique et critique* de Bayle en langue anglaise<sup>13</sup>.

Toutes ses activités littéraires et notamment ses bons offices offerts à de nombreux savants et journalistes, partout en Europe, expliquent que

<sup>10</sup> Lettre de P. Bayle à P. Des Maizeaux du 22 octobre 1700, dans : *Œuvres Diverses*, IV, p. 794.

<sup>11</sup> Pierre Bayle à Shaftesbury, lettre du 14 décembre 1700, publiée par É. Labrousse dans : *Revue de Littérature comparée*, avril-juin 1955, p. 256, *Correspondance de Pierre Bayle*, Oxford, Voltaire Foundation, 2017, t. XII, p. 268.

<sup>12</sup> Sur la collaboration de Des Maizeaux et Collins, voir J. Almagor, *Pierre Des Maizeaux*, p. 4-5. Voir aussi Giovanni Tarantino, « The Books and Times of Anthony Collins (1676-1729), Free-thinker, Radical Reader and independent Whig », dans Arel Hessayon et David Finnegan (ed.), *Varieties of Seventeenth and early Eighteenth Century English Radicalism in Context*, London/ New York, Routledge, 2016, p. 225-226.

<sup>13</sup> Il s'agit sans doute du *Dictionary. Historical and Critical*. Revised, corrected and enlarged par Pierre Des Maizeaux, London, 1734-1738. J.P. Bernard, Thomas Birch et John Lockman et plusieurs autres érudits collaborent pour réaliser cette édition en anglais.

Des Maizeaux a toujours été considéré comme un précieux citoyen de la République des Lettres. Mais dépourvu de ses protecteurs et ayant une santé chancelante, il vit médiocrement jusqu'à la fin de ses jours, toujours à la recherche de nouvelles commandes pour pouvoir subvenir à ses besoins. Malgré l'estime dont il jouit auprès d'un grand nombre de ses contemporains, ce manque d'indépendance financière fait qu'il est souvent considéré comme un « écrivain de pain » (lettres 28a et 29), comme un gratte-papier.

Depuis le début de son séjour en Angleterre, Des Maizeaux fréquente les milieux littéraires et politiques qui lui permettent de créer un réseau international et cosmopolite. Toutes ces relations, tantôt directes dans les cercles qu'il fréquente, tantôt épistolaires, lui fournissent une mine de renseignements et font de lui un agent d'information idéal et efficace pour les membres de la République des Lettres. Ces derniers s'intéressent, à partir de la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, de plus en plus à l'Angleterre, à la philosophie des *christian virtuosi* – dont le rationalisme n'était pas incompatible avec la foi chrétienne – et à la nouvelle philosophie empiriste de Shaftesbury, de Locke et de Newton<sup>14</sup>.

Si Pierre Des Maizeaux n'est pas l'auteur d'ouvrages importants et originaux, ses activités d'éditeur de plusieurs œuvres importantes et de fournisseur de nouvelles littéraires aux journalistes de Hollande sont telles que beaucoup de citoyens de la République des Lettres sont redevables à cet agent d'information qui les met souvent en contact avec le monde de la librairie internationale. Certes, son rôle n'a été ni brillant ni spectaculaire ; il a joué un rôle plutôt modeste dans l'histoire littéraire, mais en tant qu'intermédiaire culturel, il n'a pas seulement effectué des recherches pour ses propres publications, il a aussi facilité les relations commerciales et culturelles entre les libraires d'Angleterre et ceux de Hollande. De nombreux libraires néerlandais se sont servis des bons offices de Des Maizeaux pour distribuer et vendre leurs productions en Angleterre.

### *Les libraires de Hollande, correspondants de Des Maizeaux*

Après la disparition à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle des grandes maisons d'édition à Amsterdam et à Leyde qui avaient tant contribué à ce qu'on a qualifié plus d'une fois de « miracle hollandais » – la prépondérance de la librairie hollandaise en Europe – le Refuge huguenot donne à celle-ci

---

<sup>14</sup> Nous renvoyons ici au chapitre « Anglomania: The Triumph of Newton and Locke », dans Jonathan I. Israel, *Radical Enlightenment. Philosophy and the Making of Modernity 1650-1750*, Oxford, University Press, 2001, p. 215-527.

une nouvelle impulsion<sup>15</sup>. Les Elzevier et les Blaeu ont été remplacés alors par plusieurs jeunes libraires, dont certains étaient des réfugiés huguenots. Parmi les vingt-sept libraires ayant correspondu avec Pierre Des Maizeaux, nous en comptons plusieurs dont les fonds sont des plus importants. Le nombre de leurs éditions répertoriées dans le *Short Title Catalogue Netherlands* (STCN, picarta) de même que l'analyse détaillée de la provenance géographique et typographique des éditions recensées dans douze journaux littéraires en langue française entre 1684 et 1747<sup>16</sup> nous permettent de mieux identifier l'importance de leurs fonds.

Les libraires d'Amsterdam sont sans doute les mieux représentés dans ce corpus de lettres. On y compte tout d'abord Henri Du Sauzet, qui, en tant que libraire de cette ville, a écrit cinquante lettres entre 1718 et 1739; puis il y a Jean Frédéric Bernard (1683/1684-1744), avec six lettres; François Changuion (1694-1777) et Henry Desbordes (1649-1722), avec respectivement quatre et trois lettres, et Jaques Desbordes (1670/71-1718), avec huit lettres de sa main et une seule qui lui est adressée; Zacharie Châtelain (1690-1754), Jean-Louis De Lorme (vers 1665-172?), Paul Marret (†1710) et Louis Renard (1678/79-1746), chacun avec une lettre; Pierre Mortier (1661-1711), avec sept lettres, Pierre Mortier, fils (1704-1754), avec trois lettres, et Cornelis Mortier (1699-1783) en compagnie avec Johan Covens (1697-1774), avec quatorze lettres de leurs mains; enfin William Smith (1697/98-1741), avec vingt lettres; et les Wetstein, dont une lettre de Henri (1649-1726); ses deux fils Gérard (1680-1755) et Rodolphe ou Rudolf (1679-1742), sept lettres et deux lettres qui leur sont adressées, et son petit-fils Jacques (1706-vers 1775), avec neuf lettres de sa main et trois qui lui sont adressées; trois lettres de Rodolphe et Jacques Wetstein et W. Smith et trois lettres de Jacques Wetstein et William Smith. Il est clair qu'à côté d'Henri Du Sauzet, les Mortier et les Wetstein l'emportent non seulement dans ce corpus, mais aussi plus généralement dans les journaux analysés<sup>17</sup>.

<sup>15</sup> Voir Otto S. Lankhorst, «Le *Miracle hollandais* : le rôle des libraires hollandais aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles», *Histoire et Civilisation du livre. Revue internationale* 3 (2007), p. 251-267.

<sup>16</sup> Voir H. Bots, «Le rôle des périodiques néerlandais pour la diffusion du livre (1684-1747)», dans C. Berkvens-Stevelinck et al. (éd.), *Le Magasin de l'univers. The Dutch Republic as the Centre of the European Book Trade*, Leiden/New York/Copenhagen/Cologne 1992, p. 49-70.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 59; I. H. van Eeghen a consacré des paragraphes à chacun de ces libraires amstelodamois dans son ouvrage *De Amsterdamse Boekhandel, 1680-1725*, Amsterdam, Scheltema & Holkema/ N. Israël, 1960-1978, 5 vol.

Après Amsterdam, La Haye est le deuxième centre typographique des Provinces-Unies en cette période<sup>18</sup>. Henri Du Sauzet y a commencé sa carrière de libraire et il est actif dans cette ville entre 1715 et 1718 ; il y écrit cinquante-six lettres au cours de ces années à Des Maizeaux ; puis il y a Pieter de Hondt (1696-1764), actif entre 1723 et 1763, et Henry Scheurleer, actif entre 1710 et 1741, qui écrivent respectivement cinq et quatre lettres. Thomas Johnson, actif comme libraire à La Haye entre 1705 et 1728, écrit deux lettres, et Pierre Gosse et Jean Néaulme, actifs de 1726 à 1733, de même qu'Adriaen Moetjens, actif de 1680 à 1715, et Isaac Vaillant, actif entre 1717 et 1726, écrivent chacun une lettre. Il y a un libraire à La Haye, Charles Levier (†1734), actif de 1716 à 1731, à qui Pierre Des Maizeaux adresse six lettres, tandis qu'aucune lettre de ce libraire lui-même n'a été retrouvée dans les fonds de Londres. Des Maizeaux s'adresse à Levier parce que ce dernier est membre de la compagnie qui publie les *Œuvres diverses* de Pierre Bayle. En outre, il semble considérer Charles Levier comme un des libraires qui connaît bien l'œuvre de Pierre Bayle, ayant travaillé avec M. Böhm à Rotterdam, lorsque Prosper Marchand était à leur service pour l'édition des *Lettres choisies* (1714) du philosophe.

Rotterdam est la troisième ville d'où quelques lettres ont été envoyées à Des Maizeaux<sup>19</sup>. En premier lieu par Reinier Leers (1654-1714) avec quatre lettres, puis par Caspar Fritsch et Michaël Böhm, actifs de 1709 à 1714, et par Thomas Johnson, actif à Rotterdam de 1728 à 1733, avec respectivement six et cinq lettres. Des Maizeaux de son côté envoie trois lettres à Fritsch et Böhm, une lettre au seul Böhm et une lettre à Thomas Johnson.

Deux lettres s'adressent à des personnes qui ne sont pas eux-mêmes libraires, mais qui sont au service de la librairie de Hollande : ce sont les correcteurs Daniel Louïs (1656-1736) et Charles Pacius de La Motte (vers 1667-1751). Dans sa lettre du 24 octobre 1729 (lettre 175a), Des Maizeaux demande toute une série d'éclaircissements à Daniel Louïs concernant l'œuvre de Bayle, notamment sur la paternité de l'*Avis aux*

---

<sup>18</sup> Sur La Haye, voir notamment E. F. Kossmann, *De Boekhandel te 's-Gravenhage tot het einde van de 18<sup>e</sup> eeuw. Biographisch woordenboek van boekverkoopers, uitgevers, boekdrukkers, boekbinders enz. Met vermelding van hun uitgaven en de veilingen door hen gehouden*, Den Haag, M. Nijhoff, 1937.

<sup>19</sup> Sur Rotterdam, voir Hans Bots, O. S. Lankhorst & C. Zevenbergen (éd.), *Rotterdam Bibliopolis. Een rondgang langs Boekverkoopers uit de zeventiende en achttiende eeuw*, Rotterdam, Gemeente Archiefdienst, 1997, notamment la liste de libraires actifs à Rotterdam jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, p. 483-520.



*Réfugiés*<sup>20</sup>. En annexe de ce document nous publions la lettre d'Armand Boisbelean de La Chapelle du 18 novembre 1729 (175aa), où l'on trouve une réponse aux questions que Des Maizeaux s'est posées à ce propos. Quelque dix ans plus tard, il revient sur la même question en s'adressant à Charles de La Motte (lettre 216a).

Comme c'est le cas avec les lettres de La Motte à Pierre Des Maizeaux, publiées en 2021, les lettres recueillies dans ce volume montrent bien que les libraires de Hollande ont réussi à maintenir encore longtemps leur position compétitive sur le plan international. Il est évident que les huguenots ont laissé une marque importante sur la librairie néerlandaise, car les libraires réfugiés français qui ont cherché leur fortune dans les Provinces-Unies sont de loin majoritaires au cours de cette période.

Pour le commerce des livres entre l'Angleterre et les autres pays d'Europe, la librairie de Hollande a joué un rôle prépondérant dans cette première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle ; les réseaux commerciaux que les libraires y ont entretenus leur ont permis de créer des entrepôts de livres grâce auxquels ils pouvaient desservir leurs collègues partout en Europe<sup>21</sup>. En outre, ils savaient exactement quelles éditions étrangères auraient un grand débit et quels ouvrages étaient propres à être réimprimés à des prix beaucoup plus bas et très compétitifs. Le succès de la librairie de Hollande a été aussi considérablement favorisé par la presse périodique en langue française lue partout en Europe. Les nombreux journaux qui ont paru depuis 1684 dans les Provinces-Unies ont assuré une distribution rapide et efficace<sup>22</sup>.

### *Représentants des libraires de Hollande à Londres*

Les huguenots ont sans doute facilité les rapports commerciaux entre le marché anglais et les libraires du continent. Depuis le début du XVIII<sup>e</sup> siècle, quelques libraires à Londres représentent la librairie de Hollande : tout d'abord le frère cadet de Pierre Mortier, David, qui travaille à Londres de 1696 à 1709. En cette dernière année, il vend sa boutique au Français

<sup>20</sup> Voir l'édition de l'*Avis aux réfugiés* établie par G. Mori, Paris, H. Champion, 2007, p. 31-32, et notes 112-116, concernant la paternité de Bayle, et plus particulièrement la réfutation de l'hypothèse de Larroque.

<sup>21</sup> L'article de G.C. Gibbs, « The role of the Dutch Republic as the intellectual entrepôt of Europe in the 17th and 18th centuries », *Bijdragen en Mededelingen betreffende de geschiedenis der Nederlanden*, 86 (1971), p. 323-348, reste toujours important.

<sup>22</sup> Voir H. Bots, « 1585-1725. Hey-day as centre of World trade », dans *Bibliopolis. History of the printed Book in the Netherlands*, Zwolle/ Den Haag 2003, p. 57-59.

naturalisé Pierre Du Noyer, qui devient à partir de cette année un des plus importants importateurs de livres étrangers en Angleterre<sup>23</sup>.

L'autre libraire à Londres qui assure l'importation des livres du continent est Jacob Moetjens, neveu d'Adriaen Moetjens à La Haye. Il travaille depuis 1711 avec son partenaire Michel Charles Le Cène et vend toutes sortes de livres français et latins. En 1717, lorsque Le Cène revient à Amsterdam, il reprend la boutique de François Vaillant, père de Paul et Isaac Vaillant, deux libraires huguenots avec des fonds considérables, dont Paul a sa boutique à Londres et Isaac, à La Haye. Après le départ de Le Cène et la mort de Jacob Moetjens en 1721, d'autres libraires hollandais prennent la relève : d'abord Abraham van der Hoeck et Johannes Groenewegen, qui travaillent tous les deux pour le libraire Pierre Gosse (1676-1755) à La Haye. Ce dernier envoie en 1725 encore deux nouveaux libraires à Londres pour y consolider sa position : Jean Néaulme (1694-1780) et Nicolas Prévost, neveu des frères Vaillant et leur futur successeur. Ces deux-là passent un contrat avec Gosse et Groenewegen en novembre 1725 et cette nouvelle compagnie, qui se maintient jusqu'en 1733, joue un rôle considérable dans le commerce de livres entre l'Angleterre et les Provinces-Unies<sup>24</sup>.

Enfin, nous mentionnons dans ce contexte François Changuion, qui fonde, en juillet 1734, avec son beau-frère Charles Soyer et Charles Hoguel, fils de sa belle-sœur Maria Soyer, une société de négoce pour laquelle François Changuion fait le commerce à Amsterdam et Charles Hoguel & Compagnie à Londres. Cette entreprise est de courte durée et elle est déjà dissociée en 1737, mais Changuion maintient sa boutique au Strand à Londres à l'enseigne de « la tête de Juvénal ». Restant lui-même à Amsterdam, sa boutique de Londres est dirigée jusqu'en 1739 par Abraham Maillet et Guillaume Meyer, puis reprise par les fils de François Changuion, Philippe et François. Au cours des deux décennies suivantes, la boutique de Changuion à Londres importe un grand nombre de livres français publiés par les grandes maisons d'édition de Paris et d'Amsterdam<sup>25</sup>.

Parmi les libraires ayant correspondu avec Des Maizeaux, Henri Du Sauzet, les Mortier et les Wetstein et Smith dont ce recueil contient un nombre important de lettres, méritent une présentation plus précise.

<sup>23</sup> Katherine Swift, « Dutch Penetration of the London Market for Books, c. 1690-1730 », dans C. Berkvens *et al.* (éd.), *Le Magasin de l'univers*, p. 268-269.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 270-279 et E.F. Kossmann, *De Boekhandel te 's Gravenhage*, p. 144-145.

<sup>25</sup> Voir Maria Teresa di Paola, « François Changuion à la "tête de Juvenal", Strand », *Huguenot Society Journal*, 31 (2018), p. 34-48, et I. H. van Eeghen, *De Amsterdamse Boekhandel*, III, p. 64.

## 2. LES LIBRAIRES LES PLUS IMPORTANTS

### *Henri Du Sauzet*<sup>26</sup>

Henri Du Sauzet naît dans une famille catholique à Toulouse vers 1687 et il y reçoit son éducation au Collège Royal des jésuites. Il est plus que probable que le jeune Du Sauzet a été recruté par ses professeurs du Collège comme jeune jésuite, car Voltaire le désigne plus tard comme « fripon de jésuite apostat ». Nous ignorons toutefois combien de temps il a été membre de la Compagnie de Jésus, mais il est possible que son départ des jésuites coïncide en partie avec ses doutes religieux. Quoi qu'il en soit, il doit avoir abjuré sa foi catholique peu de temps après avoir quitté les jésuites et en tant que *relaps* il n'a guère d'autre choix que de quitter son pays. Malheureusement, aucune trace des années de jeunesse du jeune Du Sauzet n'a été retrouvée en France. Comme tant d'autres réfugiés à la recherche d'un pays libre et tolérant, Du Sauzet veut s'établir dans la République des Provinces-Unies, où il trouve toute une colonie française avec beaucoup de lettrés. Témoin la lettre de Jean Le Clerc à Pierre Des Maizeaux du 31 décembre 1714, Du Sauzet a dû se rendre peu de temps auparavant à La Haye, où il veut s'établir comme libraire et journaliste. Le Clerc prie Des Maizeaux de bien vouloir envoyer « toutes les semaines ou une fois, en quinze jours, une demi-feuille de nouvelles [littéraires] » à Du Sauzet, qui a décidé de publier les *Nouvelles littéraires contenant ce qui se passe de plus considérable dans la République des Lettres*, périodique qu'il lance dès le 5 janvier 1715<sup>27</sup>. La parution de ce journal coïncide avec le début de sa correspondance avec Des Maizeaux ; le 4 janvier 1715, Du Sauzet lui adresse sa première lettre (lettre 31).

Quelques semaines après la parution du premier numéro des *Nouvelles littéraires*, il commence à tenir boutique dans le Halsstraat à La Haye, se qualifiant lui-même alors de « marchand libraire ». Toutefois, cette boutique est mal située, car les activités de la librairie de La Haye se concentrent autour de la Cour (Het Binnenhof). C'est pourquoi il loue une autre maison en mai 1715 près de la Cour. Pendant ses années passées à La Haye paraissent dix-sept éditions portant son adresse à La Haye, parmi lesquelles on compte encore un autre périodique : les *Mémoires de*

<sup>26</sup> Pour ce paragraphe, nous avons utilisé l'ouvrage d'Edwin van Meerkerk, *Achter de schermen van het boekbedrijf. Henri Du Sauzet (1687-1754) in de wereld van de uitgeverij en boekhandel in de Republiek*, Amsterdam & Utrecht, 2001, p. 17 sqq.

<sup>27</sup> Voir Jean Le Clerc, *Epistolario*, éd. Maria Grazia et Mario Sina, vol. III, p. 468-469 ; voir aussi Sgard, 1999, n° 286, art. Henri Du Sauzet.

*littérature* sous la rédaction d'Albert de Sallengre (lettre 38)<sup>28</sup>. En 1718, après avoir déménagé encore une fois dans le centre de La Haye, il décide de quitter cette ville définitivement. Dans sa lettre du 18 mars 1718, il écrit à Des Maizeaux qu'il est «sur le point de partir pour Amsterdam», lui expliquant ses motifs :

Vous me demanderez ce que j'y ai tant à faire, étant assez occupé chez moi. Je vous réponds que j'y vais faire l'amour de mon mieux. Je dois m'y marier et y transporter mes penates au mois de mai ; cela est conclu et résolu. Je vous en parlerai plus au long d'abord que j'en aurai le loisir (lettre 95).

En effet, Henri Du Sauzet épouse Élisabeth Salinières le 1<sup>er</sup> mai 1718 à l'église wallonne d'Amsterdam et ce mariage est sans doute un motif important pour déménager à Amsterdam, d'autant plus que ses beaux-parents, des gens fortunés, désirent que le jeune couple s'y établisse<sup>29</sup>. En même temps, Du Sauzet espère que son déménagement sera avantageux pour le commerce (lettre 97).

Grâce à son mariage, Du Sauzet réussit à se faire inscrire peu de temps après comme citoyen de la ville d'Amsterdam et membre de la corporation des libraires. Après avoir habité pendant quelques mois chez ses beaux-parents, il s'établit en septembre 1718 dans le Beurssteeg, près de la Bourse, où plusieurs libraires se sont installés. Il y reste jusqu'en 1725, année où il s'installe au Kalverstraat. À cette adresse, il ne resta que deux ans ; en 1727, il retourne au Beurssteeg. Remarquons que pendant toute cette période, Du Sauzet écrit de nombreuses lettres à Pierre Des Maizeaux, mais après celle du 17 décembre 1728 (lettre 167), le commerce épistolaire est brusquement interrompu. Le 8 septembre 1739, Du Sauzet essaie de renouveler le commerce avec Des Maizeaux, mais, sans que nous connaissions la réponse de ce dernier, il semble que l'échange entre les deux hommes ne se soit plus rétabli.

En cette même année 1739, Du Sauzet quitte le centre de la ville : sa nouvelle demeure se trouve alors sur le Rokin, entre le Valbrug et l'Olyslaagersteeg, et a toutes les commodités qu'il peut souhaiter : «Ma boutique est des plus belles. Nous sommes en grand air ; le canal dont l'eau est courante ne sent jamais mauvais. Il ne manquera que du débit»<sup>30</sup>. Mais comme les

<sup>28</sup> Voir E. van Meerkerk, *Achter de schermen van het boekbedrijf*, p. 401-406.

<sup>29</sup> Voir les lettres de Charles de La Motte des 25 et 29 mars 1718, dans LdLM, p. 392-393.

<sup>30</sup> Arnhem, Archives de Gueldre, Familiearchief De Beyer, inv. no. 52, f. 98-99, lettre d'Henri Du Sauzet à Justinus de Beyer du 23 avril 1739.

affaires se dégradent de plus en plus dans la librairie, Du Sauzet décide de fermer sa boutique sur le Rokin ; à partir de cette année, il travaille surtout à la rédaction de la *Bibliothèque française*, journal dont les treize premiers volumes ont paru chez Jean Frédéric Bernard. Henri Du Sauzet reprend la direction de ce journal à partir de 1730 et il poursuit cette activité jusqu'en 1746<sup>31</sup>. La fermeture de sa dernière boutique ne suscite aucun regret chez Du Sauzet. Il s'exprime clairement à ce propos dans une lettre à De Beyer. Il est content de sa « nouvelle maison, où nous nous trouvons très bien, fort agréablement et d'ailleurs il nous en coûte moins. La boutique m'était très inutile, ainsi je n'ai aucun sujet de la regretter »<sup>32</sup>.

Abstraction faite des publications périodiques qu'il fait paraître depuis 1715, le fonds de Du Sauzet est plutôt modeste : entre 1715 et 1720, on ne compte que dix-sept autres éditions portant son adresse ; entre 1721 et 1729, il y en a dix-neuf. Si l'on peut compter encore trente-neuf éditions entre 1730 et 1751, il est certain que la principale activité de Du Sauzet consiste en la direction et la rédaction des volumes XIV-XLII de la *Bibliothèque française* qui parurent de 1730 à 1746.

Il va sans dire que, dès ses premières lettres à Des Maizeaux, Henri Du Sauzet prie son correspondant d'attirer son attention sur « les petits ouvrages anglais ». Comme les journaux négligent souvent la physique et les arts, il espère pouvoir compter sur Des Maizeaux pour l'envoi des *Transactions philosophiques*. Ainsi il développe dans sa lettre du 12 février 1715 (lettre 32) le plan pour son nouveau périodique des *Nouvelles littéraires*. Le nouveau journal de Du Sauzet reçoit beaucoup d'éloges, ce qui suscite d'une part la jalousie des autres journalistes littéraires, mais d'autre part l'admiration de beaucoup de personnes « croyant en moi un peu plus de probité et moins d'ignorance que dans le commun des libraires qui sont ici » (lettre 39). Cherchant toujours à améliorer son journal, il demande également à Des Maizeaux de le recommander « à [ses] amis et aux libraires de connaissance avec qui [il jugerait] qu'on peut sûrement commercer » (lettre 43). Du Sauzet n'hésite pas non plus à clouer au pilori les pratiques fâcheuses de certains libraires qui entravent les projets commerciaux de leurs collègues (lettre 72).

Comme plusieurs des autres libraires, Du Sauzet se montre plus d'une fois contrarié par le temps que Des Maizeaux prend pour envoyer la suite d'un texte à imprimer ou les nouvelles pour la presse périodique. C'est

<sup>31</sup> Sur ce périodique, voir J. F. G. Boex, *De Bibliothèque française van Henri Du Sauzet, 1730-1746*, thèse de Nimègue, 2002.

<sup>32</sup> Arnhem, Archives de Gueldre, Familiearchief De Beyer, inv. no. 52, f. 142, lettre du 3 mai 1739.

par exemple le cas pour le *Recueil de diverses pièces sur la philosophie, la religion naturelle, l'histoire, les mathématiques etc.*, pour lequel la préface se fait attendre longtemps (lettres 115-119). De tels retards lui sont pénibles : «Ce retardement est d'autant plus chagrinant pour moi, que je me vois presque hors d'état de finir ce livre cette année, et ainsi de toute l'année prochaine je n'en saurais retirer aucun avantage» (lettre 119). Lorsque cet ouvrage voit enfin le jour, le débit se trouve en être des plus difficiles. Du Sauzet se demande qui en Angleterre pourrait s'y intéresser et pour le vendre il s'adresse à divers libraires étrangers. L'exportation de ce livre en France semble très compliquée à cause du désordre financier et des grands changements causés par le système de Law :

Pour la France, c'est un pays perdu : on ne peut exprimer combien grande y est la consternation depuis le dernier Arrêt. Il faut bien aimer la tyrannie pour se résoudre à vivre dans un pareil esclavage. Par malheur pour nous, les suites de ces affreux changements influent beaucoup sur notre commerce, qui va languir plus que jamais. (lettre 129).

Certes, Des Maizeaux n'est pas toujours ponctuel et Du Sauzet, tout comme le journaliste Samuel Masson, souligne l'inconvénient des délais que causent ses retards, puisqu'il était impossible pour les imprimeurs de terminer le montage d'un ouvrage et notamment d'un volume du journal si les nouvelles d'Angleterre manquent, comme le remarque Jaques Desbordes :

Si vous avez quelques "nouvelles littéraires" à joindre dans ce volume, il est temps, vu qu'il y a 12 feuilles de composées et que cet ouvrage tire sur sa fin. Vous aurez à les envoyer jusqu'à la fin de ce mois (lettre 80).

Un ouvrage qui attendait sur le métier signifie une perte immédiate de profit et éventuellement du temps de main d'œuvre gaspillé, puisque les ouvriers doivent démonter des pages en attente, afin d'imprimer un manuscrit terminé. Du Sauzet, lui aussi, revient sur le fait que les retards de Des Maizeaux nuisent grandement à la régularité de la parution de son périodique :

Je vous envoyai vendredi dernier les huit premières feuilles du *Journal* ; voici les suivantes. J'attendais les nouvelles de littérature que vous m'aviez promises, et vous savez bien qu'afin de pouvoir donner exactement un ouvrage périodique, il faut qu'il soit imprimé quelques jours d'avance ; mais elles serviront pour un autre Journal (lettre 127).

La position financière de Du Sauzet paraît peu florissante en cette période. La production du *Recueil de diverses pièces*... lui donne tant de soucis qu'il est heureux de pouvoir vendre une grande partie de son tirage, de même que les droits de copie, à ses collègues Emmanuel du Villard et François Changuion. Presque en même temps, il vend les *Nouvelles littéraires* à Pierre Gosse. Selon son propre témoignage, «certaines raisons» l'obligent à régler ses affaires et «même à vendre son fonds au plus tôt, sans pourtant quitter le commerce» (lettres 131, 135 et 137). Par la suite, les affaires commerciales ne s'améliorent guère pour Du Sauzet. C'est ce que l'on peut du moins conclure à la lecture de sa lettre du 13 juillet 1728 :

Je ne manque pas de livres, mais je manque de commerce pour avoir de l'argent, ce qui est un grand inconvénient pour nous. Je ne fais que vivoter, sans pouvoir rien entreprendre afin de pousser mes petites affaires. Mandez-moi, s'il vous plaît, si vous faites travailler à la traduction, et quand je pourrais l'avoir. En attendant je prendrai mes mesures pour ramasser l'argent nécessaire à cette impression. Cette seule difficulté m'a empêché de commencer l'impression de la suite des *Discours de M. Saurin*, dont il paraît un volume in folio. J'ai assez bien débité les premiers pour continuer aussitôt qu'il me sera possible (lettre 165).

Les *Discours de M. Saurin* paraissent finalement chez le libraire de Hondt à La Haye. Les problèmes financiers ont sans doute empêché Du Sauzet de réaliser ce projet. Lorsqu'il reprend la rédaction de la *Bibliothèque française*, la relation avec Des Maizeaux, qui le tient informé jusque-là des nouvelles littéraires d'Angleterre, devient bien moins importante pour Du Sauzet.

En 1743, Du Sauzet décide même de fermer sa boutique à Amsterdam, se consacrant alors presque exclusivement à la rédaction de son journal. Au cours de ces mêmes années, il s'intéresse de plus en plus aux affaires politiques. Il entretient non seulement de bonnes relations avec l'ambassadeur de France à La Haye, Gabriel-Jacques de Salignac, marquis de La Mothe-Fénelon (1688-1746), en tant qu'informateur du gouvernement français, mais à partir de janvier 1743, il se mit au service du roi Stanislas, qui, après avoir perdu son trône en Pologne est devenu duc de Bar et de Lorraine. Du Sauzet est nommé son agent officiel à Amsterdam pour plaider les intérêts de Stanislas auprès des États-Généraux des Provinces-Unies. Fier de sa nouvelle position, il espère en même temps obtenir une pension, mais celle-ci n'est hélas jamais attribuée et en 1745 Du Sauzet perd aussi son titre d'agent. Les dernières années de la vie de Du Sauzet sont assez malheureuses, notamment après la mort de son épouse en 1744.



Comme libraire et rédacteur, il n'est plus guère actif et, en 1747, il fait même faillite. Abstraction faite d'un mariage en 1748, peu de détails sont connus de cette dernière période de la vie de Du Sauzet. Il meurt en avril 1754 et est enterré dans l'église wallonne d'Amsterdam.

### *Les Mortier*<sup>33</sup>

Pierre Mortier, père et fils et Cornelis Mortier sont membres d'une famille originaire de Bondy (département Seine-Saint-Denis), près de Paris. Le premier Mortier à quitter la France est Martin Mortier. Il s'installe avec Jenne de Lanoy en 1625 à Leyde, où ils se marient peu de temps après. Leur fils Pierre Mortier, qui a épousé Anna Boot, s'installe en 1662 à Amsterdam, où leur fils Pierre (1661-1711) s'établit en 1685 comme libraire. Ce dernier obtient en 1690 le privilège pour la publication des cartes géographiques et des atlas des libraires parisiens Nicolas Sanson et Hubert Jaillot, privilège qu'il partage avec les frères Huguetau. Entre 1685 et 1711, il publie un grand nombre de livres, la plupart en langue française. Il se spécialise aussi dans l'édition de livres de musique. Parmi les ouvrages publiés par Pierre I Mortier et mentionnés dans ce corpus de lettres, signalons notamment les œuvres de Paul Scarron et de Saint-Évremond.

Le frère de Pierre I Mortier, David (1673-1728) s'installe à Londres, où il est naturalisé en 1696. Il tient une librairie à l'enseigne d'Érasme au Strand et importe un grand nombre de livres du continent. Sa publication la plus connue est *Britannia Illustrata or views of several of the Queen's palaces as also of the principal seats of the Nobility and Gentry of Great Britain*, Londres chez David Mortier, 1707-1713. David Mortier maintient sa boutique à Londres jusqu'à la fin de ses jours, mais à la mort de son frère Pierre en 1711, il retourne à Amsterdam pour aider la veuve Amalia's Gravesande (1666-1719), qui reprend la librairie de son mari, notamment pour les éditions cartographiques et les gravures. Une fois à Amsterdam, David ouvre sa propre librairie et publie entre 1713 et 1721 plus de cinquante éditions différentes sous son propre nom et adresse. Lorsque ses deux neveux, Cornelis (1699-1783) et Pierre (1704-1754), fils de son frère Pierre, sont en mesure de reprendre la librairie de leur père et de leur mère, David retourne à Londres, où il passe les dernières années de sa vie.

---

<sup>33</sup> Sur les membres de la famille Mortier, voir I. H. van Eeghen, *De Amsterdamse Boekhandel*, III, p. 249-270.



Pierre Mortier II apprend le métier de libraire chez Johannes Janssonius van Waesberge, chez qui il travaille de 1721 jusqu'en 1727 comme apprenti. En 1728, il s'établit comme membre de la guilde de libraires et ouvre sa propre boutique. À partir de cette même année, et jusqu'en 1754, paraît un grand nombre d'éditions sous son propre nom et adresse. Dans les trois lettres de sa main présentées dans ce recueil, il est question de son édition des *Lettres choisies* de Richard Simon et de plusieurs ouvrages d'auteurs anglais, tels que *La Religion protestante* de William Chillingworth (lettres 157, 161 et 189).

Cornelis Mortier est admis à la guilde de libraires en juillet 1721, deux ans après avoir repris les activités de sa mère, morte en octobre 1719. Dans cette boutique, il continue à vendre livres, cartes et gravures. En novembre 1721, Cornelis fonde une société de négoce avec son beau-frère Johan Covens (1697-1774), qui a épousé le 24 avril de cette même année Agatha Amelia Mortier. Cette compagnie de Covens et Mortier poursuit pendant près de cinquante années les activités commerciales de leurs beaux-parents et parents. Leur maison se rend surtout célèbre par la publication de cartes et d'atlas. En 1725, ils publient une réédition de l'*Atlas de la géographie ancienne, sacrée, ecclésiastique et profane*, dont les cartes ont été recueillies par le libraire parisien Nicolas Sanson. Dans les lettres de ces deux libraires dans ce recueil, il est question d'une nouvelle édition en 1726 des *Œuvres* de Saint-Évremond en 5 volumes (lettre 147), d'une carte de Gibraltar avec ses forteresses en 1727 (lettre 148) et de l'édition des *Scaligerana, Thuana, Perroniana, Pithæana et Colomesiana...*, qui sortira de leurs presses en 1740 (lettre 149).

#### *Les Wetstein et Guillaume Smith*<sup>34</sup>

Le premier Wetstein, originaire de Bâle, est Johann Heinrich Wetstein (1649-1726). Après avoir été élève de Daniel Elzevier à Amsterdam, il fonde en 1676 sa propre librairie dans cette ville avec un atelier d'imprimerie. Ses éditions des classiques de l'Antiquité jouissent rapidement d'un bon débit partout en Europe. Ses deux fils, Rodolphe (1679-1742) et Gérard (1680-1755), fondent en 1700 une librairie indépendante de celle de Johan H. Wetstein, qui lui-même se retire en 1724 de sa librairie, qu'il cède à ses deux fils. En 1726, à cause d'une mauvaise santé, Gérard laisse la librairie familiale à son frère Rodolphe, et ce dernier se fait

---

<sup>34</sup> Nous renvoyons à Bruno Lagarrigue, *Un temple de la culture européenne*, p. 20-30, qui a clairement résumé ce que I. H. van Eeghen a rassemblé dans son ouvrage de façon parfois peu ordonnée : voir *De Amsterdamse boekhandel*, IV, p. 168-182.

accompagner à partir de 1727 par son fils Jacques (1706-1775) et par son gendre Guillaume Smith (1697/1698-1741), qui a épousé en octobre 1725 sa fille Agatha Cornelia Wetstein.

Rodolphe Wetstein dispose d'un atelier d'imprimerie et, depuis 1735, d'une fonderie de caractères. Il peut ainsi perfectionner son art typographique et, en tant qu'imprimeur de la Compagnie des Indes Orientales, il dispose sans doute également d'un grand nombre de caractères. Dans ce recueil, nous ne publions qu'une seule lettre du fondateur de la maison Wetstein, celle du 12 juin 1702, où il est question d'un ouvrage de Samuel Werenfels qui verra le jour en cette même année (lettre 2). Plus nombreuses sont les lettres de Rodolphe et de Gérard Wetstein à partir de 1717. Il est question d'une réédition de l'ouvrage de *L'État présent de la Grande Bretagne* de Guy Miège en 1723 et des œuvres de Cicéron. Ces sept lettres ont été écrites entre 1717 et 1726.

Après cette dernière année, alors que Gérard Wetstein s'est retiré des affaires, on trouve encore trois lettres de Rodolphe, de son fils Jacques et de son gendre Guillaume Smith. Comme ce dernier dirige en grande partie la *Bibliothèque raisonnée*, cela explique le grand nombre de lettres de Guillaume Smith entre 1728 et 1740. Smith y insiste pour que Des Maizeaux envoie la préface pour l'édition des *Lettres de M. Bayle* (lettre 166), puis il est encore question de la « Vie de M. Bayle » qu'on veut mettre dans la quatrième édition du *Dictionnaire* de Bayle (lettres 172, 175, 177, 179, 180), d'une édition des *Métamorphoses* d'Ovide en anglais (lettre 190) et de la résolution de la Compagnie des libraires de publier une cinquième édition du *Dictionnaire* de Bayle, qui paraît en 1740. Puis on y trouve les conditions négociées par Smith pour les additions par Des Maizeaux (lettres 199, 201, 212, 216, 219). Enfin, les lettres de Smith contiennent de nombreux détails sur les articles et les nouvelles littéraires dans la *Bibliothèque raisonnée*.

Après la disparition soudaine en novembre 1741 de Guillaume Smith, qui meurt des suites d'une apoplexie, Jacques Wetstein accorde son appui à sa sœur, la veuve, et se charge de ses affaires. Il est sans doute bien au courant, car seulement peu de temps avant la mort de Smith, au cours de l'été 1741, l'association entre Guillaume Smith et Jacques Wetstein a été liquidée. Les pratiques commerciales de Jacques Wetstein ont donné lieu à des plaintes de ses confrères, qui le considèrent comme un maître fripon dont la brutalité à l'égard d'autres libraires est bien connue<sup>35</sup>. C'est

---

<sup>35</sup> Voir B. Lagarrigue, *Un temple de la culture*, p. 255-257, qui cite la lettre de Henri Du Sauzet à Justinus de Beyer du 9 août 1742. Voir aussi, sur son comportement à l'égard

pour cette raison que Smith a mis fin à sa collaboration avec ce beau-frère. La première lettre de Jacques Wetstein à Pierre Des Maizeaux date du 8 décembre 1741, quelques semaines après la mort de Guillaume Smith (lettre 222). Dans les lettres de sa main qui suivent, il se donne beaucoup de peine pour garder Des Maizeaux comme collaborateur de la *Bibliothèque raisonnée*. Finalement, celui-ci renonce entièrement à sa collaboration au printemps 1744.

### *La parcimonie des libraires*

Non seulement grâce au climat libéral et tolérant et à l'absence d'une censure préventive dans les Provinces-Unies, mais aussi en raison des prix très compétitifs des éditions néerlandaises, la librairie de Hollande connaît un très grand essor au cours du xvii<sup>e</sup> siècle. Et même pendant les deux premières décennies du xviii<sup>e</sup> siècle, période que l'on considère comme transitoire, les libraires néerlandais savent généralement maintenir leur position prépondérante. Cependant, après 1725, la concurrence internationale devient de plus en plus forte et le déclin de cette librairie s'annonce alors clairement : le nombre des maisons typographiques diminue considérablement<sup>36</sup>, les coûts de la main d'œuvre augmentent et les libraires doivent surveiller de près les frais de leurs éditions.

Il n'est pas surprenant que les libraires se tiennent sur leurs gardes lorsqu'ils doivent s'accorder sur le paiement des contributions de leurs auteurs. C'est notamment le cas pour celles fournies par Pierre Des Maizeaux. Certains d'entre eux n'ont pas hésité à le considérer comme un gratte-papier, voulant toujours tirer le meilleur parti des négociations. Des Maizeaux lui-même écarte toutefois un tel soupçon. Sa lettre à Fritsch et Böhm où il est question du contrat qu'il a passé avec ces deux libraires pour l'édition des *Lettres choisies de Bayle* illustre bien le point de vue des deux partis :

Il semble que vous vous plaigniez que la copie de ces lettres vous coûte trop. Vous savez bien que nous étions convenus que vous me donneriez six florins de la feuille du caractère de l'*Anacréon* de Gacon<sup>37</sup> : M. de La Motte ayant oublié de déterminer ainsi le

---

de Justinus de Beyer et Henri Du Sauzet pour l'édition des *Lettres de critique, de littérature, d'histoire, etc...* par Gisbert Cuper, H. Bots et E. Bots-Estourgie, *Justinus de Beyer, 1705-1772. Een geletterd Nijmeegs magistraat*, Nijmegen 2021, p. 156-163.

<sup>36</sup> J. de Vries et A. van der Woude, *Nederland 1500-1815, De eerste ronde van moderne economische groei*, Amsterdam 1995, p. 273-374 en José de Kruif, *Liefhebbers en gewoontelezers. Leescultuur in Den Haag in de 18<sup>e</sup> eeuw*, Zutphen, 1999, p. 115-130.

<sup>37</sup> *Les odes d'Anacréon et de Sapho* par F. Sacon.

genre de caractère dans le contrat qu'il a fait avec vous, vous avez imprimé ces lettres d'un caractère beaucoup plus menu, et cependant il paraît assez par ce que vous m'avez écrit là-dessus que vous n'avez pas dessein d'augmenter le prix des feuilles suivant la différence des caractères. Vous auriez grand tort de vous plaindre, car jusqu'ici je n'ai pas encore vu un sou de votre argent (lettre 28a).

Des Maizeaux est d'avis que Fritsch et Böhm n'ont pas le droit de changer les conditions une fois que le contrat a été conclu. Le passage suivant de cette même lettre de Des Maizeaux montre bien que ses rapports avec ces libraires sont pénibles et qu'ils se caractérisent par une méfiance réciproque :

... vous voulez vous mettre sur [un] nouveau pied et faire de nouvelles lois, vous devriez du moins en avertir par avance ceux qui vous proposent quelque projet, et avant que de faire aucun accord pour les Lettres de M. Bayle vous deviez avoir la bonne foi de déclarer que dès que vous en auriez la copie entre les mains, vous vous mettriez au-dessus de toutes les règles ordinaires, que vous y feriez ajouter des notes et faire les additions ou retranchements qu'il vous plairait ; que vous ne vous tiendriez pas obligé de m'envoyer les feuilles à mesure qu'elles s'imprimeraient et qu'enfin vous me priveriez du droit de publier moi-même l'ouvrage et de l'accompagner des éclaircissements nécessaires. Voilà, Messieurs, la déclaration sincère que vous auriez dû me signifier, mais croyez-vous qu'après cela je vous eusse cédé la copie ? Quand vous m'en auriez donné vingt florins de la feuille, j'aurais mieux aimé en faire présent à un autre libraire que de la laisser passer entre vos mains. Car s'il faut vous le dire, grâce à Dieu, je n'écris point pour du pain ni ne l'ai jamais fait et lorsque je composai ou publiai quelque chose, ç'a toujours été pour faire plaisir à quelque ami ou pour me faire à moi-même un honnête amusement.

Fritsch et Böhm ne tardent pas à réagir en faisant remarquer que Des Maizeaux a suscité leur méfiance en vendant sa « Vie de Boileau » à un éditeur anglais après avoir confié plus tôt l'édition de cet ouvrage au libraire Henri Scheurleer. Ce dernier, choqué par le comportement de Des Maizeaux, a alors cédé ses droits à Henri Schelte<sup>38</sup>.

Fritsch et Böhm ne sont pas les seuls libraires à avoir de mauvaises expériences avec Des Maizeaux. Surtout, les retards que ce dernier se permet plus d'une fois dans la remise de ses manuscrits suscitent beaucoup d'irritation parmi les libraires. Pierre Mortier ayant publié les éditions de

---

<sup>38</sup> Voir aussi la lettre 29 et LdLM, lettres du 19 avril, 27 mai et du 5 juillet 1712.

Saint-Évremond constate à plusieurs reprises que Des Maizeaux manque trop souvent à ses promesses. Aussi garde-t-il toute sa vie le mauvais souvenir d'avoir travaillé avec lui, en ajoutant « Dieu me garde à l'avenir des pareils auteurs capables à mettre les libraires à l'hôpital » (lettre 10). Rodolphe et Gérard Wetstein, qui préparent une réédition de *L'État présent de la Grande Bretagne* de Guy Miège, refusent de faire traîner cet ouvrage et, tout en ayant beaucoup de respect pour Des Maizeaux, se réfèrent à l'expérience de leurs collègues Fritsch et Böhm et Jacques Desbordes. Ces derniers leur confient « qu'on pouvait à peine avoir l'ouvrage hors [de ses] mains » (lettre 104). Puis les Wetstein sont d'avis que la demande de Des Maizeaux pour les corrections de l'édition de Miège est « extravagante » : à savoir « dix guinées et quatre *Dictionnaires* [de Bayle] » et ils concluent que Des Maizeaux a été bien payé et que ses éditeurs n'étaient pas

des gens qui cherchent à chicaner quand l'affaire est finie, 12 exemplaires de l'*État* et un *Dictionnaire* de Bayle ou 8 guinées ce que vous choisiriez, [suffiraient] car nous ne surpasserions pas ces promesses, puisque c'est encore trop. Il vous faut, Monsieur, bien avoir eu affaires avec des libraires fort cordiaux, que vous avez proposé une si extravagante demande. Le *Dictionnaire* de Bayle coûte ici 60 florins en blanc et nous en avons fort peu de profit considérant que [nous] l'avons acheté si cher (lettre 138).

Les mêmes problèmes se posent avec Charles Levier. Ce libraire est également d'avis que les exigences de Des Maizeaux sont exorbitantes, mais selon ce dernier rien n'est plus éloigné de la vérité :

...il s'en faut bien que [ces exigences] le soient. Vous ne me donnerez qu'une guinée pour chaque feuille et même je prendrai un exemplaire du *Dictionnaire* (au prix des libraires) pour partie du paiement. Cette proposition naît du respect que j'ai pour la mémoire de M. Bayle (lettre 171a).

Certains libraires critiquent la longueur inutile des textes rédigés par Des Maizeaux. Ses citations sont souvent trop longues et parfois fastidieuses. Il a aussi l'habitude de rallonger son texte pour gagner plus d'argent. La compagnie de libraires qui publie en 1730 la quatrième édition du *Dictionnaire* de Bayle est très mécontente de la longueur de la « Vie de Bayle » qu'elle voit grossir depuis quelque temps. Elle s'attendait à un texte de douze à quatorze feuilles, mais finalement le texte remplit à leur grande surprise vingt-six feuilles et tout cela a abouti à un « great expense of portage, guineas, paper and print ». William Smith conclut :

«you may easily imagine what sentiments men who understand their interest & are eagerly attached to it, would have in such an occasion» (lettre 191).

Au cours des années suivantes, le marchandage entre les libraires et Des Maizeaux concernant le prix de ses contributions est souvent le fil rouge dans cette correspondance des libraires de Hollande avec Des Maizeaux. Dans les années 1730, William Smith est souvent celui qui défend les intérêts de Des Maizeaux auprès de ses collègues, notamment lorsque la Compagnie décide de préparer une nouvelle et cinquième édition du *Dictionnaire* (lettres 199, 201 et 215). La lenteur de Des Maizeaux dans la remise de ses manuscrits revient aussi dans les lettres de Smith. Le rôle de ce dernier comme défenseur des intérêts de Des Maizeaux lui devient de plus en plus compliqué, témoin sa lettre du 27 septembre 1740 :

J'ai fait tout au monde pour vous rendre service auprès des intéressés dans le *Dictionnaire* de Bayle pour vous procurer f 100,- : pour vos changements dans la Vie de Bayle, et 50 : pour avoir rempli les lacunes du *Dictionnaire*. J'y ai essuyé tant de rebuffades et tant de disgrâces que je n'y passerais pas une seconde fois pour toute la somme en question ; je m'y console par la considération d'y avoir servi les intérêts d'une personne que j'estime infiniment et dont je me ferai toute ma vie un honneur et un bonheur d'être l'ami sincère et parfaitement dévoué (lettre 217).

Il est certain que Des Maizeaux donne souvent lieu aux plaintes des libraires et à leur méfiance à son égard. Mais surtout dans la période où la librairie hollandaise doit faire face à une concurrence internationale beaucoup plus forte, l'attitude des libraires à l'égard de tous ceux qui sont à leur service est souvent frugale et parcimonieuse : ces lettres montrent bien que les négociations avec les auteurs, traducteurs et correcteurs sont fréquentes et souvent difficiles.

### 3. LES ÉDITIONS PRINCIPALES

#### *Pierre Bayle et les éditions de ses ouvrages*

Presque immédiatement après la mort de Bayle, le 28 décembre 1706, son libraire Reinier Leers s'adresse le 18 janvier 1707 à Pierre Des Maizeaux, sachant que celui-ci lui sera indispensable pour l'édition de ses ouvrages. Non seulement Leers projette dès lors une nouvelle édition du *Dictionnaire historique et critique* en plusieurs volumes, mais il pense également à faire recueillir les lettres de son défunt auteur. Leers se met en contact avec Jacques Basnage, qui, en qualité d'exécuteur